DOSSIER

L'ÉCHANGE DE GRANDS ORDRES

À L'OCCASION DU MARIAGE DE NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE ET DE LA NAISSANCE DU ROI DE ROME

Ronald PAWLY

Le voyage du prince von Schwarzenberg, nommé ambassadeur à Paris après la paix de Schönbrunn

« *Monsieur mon frère, le désir que j'ai de témoigner, de plus en plus, à Votre Majesté la haute estime que je lui porte me fait regarder comme une circonstance bien heureuse de pouvoir lui demander en mariage la Princesse Marie-Louise, sa fille.* » Ainsi commence la lettre du 25 février 1810 dans laquelle Napoléon demande la main de la fille de l'empereur François I. « *C'est dans cette intention que j'ai nommé le prince de Neufchâtel mon ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire près de Votre Majesté* », continue-t-il, « *afin de lui en faire la demande avec toute la solennité convenable, pour former une union qui m'est aussi agréable. Cet ambassadeur connaît parfaitement les sentiments qui me font désirer une alliance propre à resserrer encore davantage l'amitié qui unit nos maisons impériales, et à contribuer au bonheur et à la tranquillité de l'Europe. Je la prie donc de lui accorder une confiance entière, lorsqu'il lui exprimera, de ma part, l'empressement que je mettrai constamment à tout ce qui pourra concourir à la satisfaction personnelle de Votre Majesté et au bonheur de la Princesse, sa fille. C'est avec un plaisir bien vif que je saisis une occasion aussi intéressante pour lui renouveler les assurances les plus sincères de l'estime et de l'amitié inviolables avec lesquelles je ne cesserai d'être*[1]. »

Même si cette lettre, au caractère très formel, nous donne l'impression que les deux souverains vivent dans la meilleure harmonie possible, la réalité est tout à fait différente, car sept mois plus tôt, les deux nations s'étaient trouvées face à face sur le champ de bataille de Wagram.

Battue, l'Autriche avait demandé l'armistice et les deux parties s'étaient mises autour de la table pour négocier une paix durable. Mais les négociations avaient traîné ; les exigences du vainqueur étaient telles que l'empereur d'Autriche se vit obligé d'écrire depuis Dotis[2] à Napoléon :

> « *Depuis près de trois semaines que le plénipotentiaire de Votre Majesté Impériale s'est réuni aux miens à Altenbourg pour traiter de la paix, les conférences n'ont encore offert aucun résultat et la négociation n'a point marché en avant. Monsieur mon frère, combien mon cœur est peiné de ces lenteurs qui prolongent les souffrances de mes peuples, et il serait superflu de vous témoigner tout l'empressement que je mets à les voir conduits à la fin la*

1. *Haus-, Hof- und Staatsarchiv (HHStA) Wien*, 10 Frankreich, Hofkorrespondenz 1792-1838 / Napoleon an Franz I, 1808-1815. François II, empereur du Saint-Empire germanique et d'Autriche, est devenu François I d'Autriche au moment de la création de la Confédération du Rhin en 1806.
2. Tata, ville dans le nord-ouest de la Hongrie.

plus prompte. Néanmoins les principes que le plénipotentiaire de Votre Majesté Impériale a posés comme base de ses demandes sont d'une nature tellement destructive pour l'Autriche, qu'en les acceptant dans leur application, je consentirais à l'anéantissement de ma Monarchie, et je renoncerais ainsi aux premiers devoirs de souverain. Mes plénipotentiaires aux conférences d'Altenbourg reçoivent l'ordre de déclarer avec franchise et avec précision l'ensemble des sacrifices que je suis prêt à faire à mon sincère désir d'accélérer le rétablissement des relations de paix et de bonne harmonie avec Votre Majesté.

« Je me flatte, Monsieur mon frère, que vous les trouverez tels qu'ils pourront vous servir de gages des sentiments que je viens de vous exprimer, et garantir ainsi une paix stable et solide.

« Mes vœux seraient satisfaits s'il en pouvait naître des rapports d'amitié constante et durable basés sur les véritables intérêts de nos deux empires et sur le bonheur réciproque de nos peuples[3]. »

Une longue correspondance entre les deux souverains en résulta ; elle montre que les demandes de Napoléon restent inacceptables pour les Autrichiens. Pour faire progresser les discussions, ils envoient le prince von Liechtenstein[4] à la table des négociations. Un mois plus tard, le traité de Schönbrunn est signé.

Le 15 octobre 1809, Napoléon écrit à l'empereur d'Autriche : «*J'ai vu avec plaisir le feld-maréchal prince de Lichtenstein [sic]. Sa mission a eu le succès que Votre Majesté désirait, et la paix a été signée hier entre nous. Votre Majesté ne pouvait pas avoir près de moi un ministre qui me fût plus agréable et qui fût plus propre à arranger ses affaires.*

« Voici donc la quatrième guerre entre Votre Majesté et moi terminée.

« Je vais bientôt quitter Vienne. Je le quitte avec l'espoir que toutes nos différences sont réglées, que la paix sera perpétuelle entre nous, et que la guerre ne saurait plus renaître. Que Votre Majesté confie le soin de ses affaires à des ministres qui connaissent bien la position respective des deux États. Ils seront alors convaincus que l'amitié de la France et la paix peuvent seules faire son bonheur, celui de sa famille et de ses peuples[5]. »

Même si Napoléon écrit que la mission du prince von Liechtenstein a été un succès, l'Autriche perd de nombreux territoires. Son armée est réduite à cent cinquante mille hommes et elle doit payer une énorme indemnité. Suite à la signature de la paix, un échange d'ambassadeurs a lieu. L'Autriche envoie le prince von Schwarzenberg[6] ; à Paris, on hésite entre les comtes Andréossy[7], Narbonne[8] et Otto[9].

3. Lettre du 6 septembre 1809. HHStA, 8 Frankreich, Hofkorrespondenz 1792-1834/Franz II an Bonaparte 1801-1814.
4. Jean Ier, Népomucène-Joseph Fürst von Liechtenstein (1760-1836), général autrichien, vétéran d'Austerlitz et de Wagram, il signe pour l'Autriche la paix de Schönbrunn le 14 octobre 1809.
5. HHStA, 10 Frankreich, Hofkorrespondenz 1792-1838/Napoleon I an Franz I 1808-1815.
6. Feld-maréchal Charles-Philippe Fürst von Schwarzenberg (1771-1820), vétéran d'Austerlitz et de Wagram, ancien ambassadeur à Saint-Pétersbourg en 1808.
7. Comte Antoine-François Andréossy (1761-1828), général et diplomate, ministre plénipotentiaire au traité de Presbourg (1805), sous-préfet de Vienne en 1809.
8. Comte Louis-Marie-Jacques-Almaric de Narbonne-Lara (1755-1813), général de division, aide de camp de Napoléon, ambassadeur à Munich, puis à Vienne.
9. Comte Louis-Guillaume Otto (1754-1817), diplomate, nommé ambassadeur à Vienne en 1810.

Traité de Schönbrunn, 14 octobre 1809, gravure de Philippoteaux, XIXe siècle, coll. privée.

Arrivé le 17 novembre 1809 à Rastatt, mais trop tard pour pouvoir entrer encore le même jour à Strasbourg, le nouvel ambassadeur d'Autriche part en soirée à Kehl pour y attendre l'ouverture des portes de la ville. Dans son *Journal de voyage*[10], il écrit qu'il fut «*agréablement surpris en apprenant par le maître de poste de Kehl, que je pouvais continuer ma route tout de suite, les ordres étant donnés de laisser les portes de Strasbourg ouvertes pour moi, et que je pourrais y entrer à telle heure de la nuit que ce fut. Il me prévint même que, si j'étais arrivé le jour, on m'aurait salué par les canons des remparts, ce qui me fut répété plus tard à Strasbourg officiellement. Je trouvais tout comme il me l'avait annoncé ; je ne fus arrêté nulle part. Il ne fut question de passeport ni de visite à la douane.*

> *« Le lendemain matin 18, le général de division, à la tête du corps des officiers, le commandant de la ville, le maire, le secrétaire de la préfecture, le préfet étant retenu chez lui par un accès de goutte, le directeur de la police, vinrent me complimenter, exprimant leur regret sur ce que mon arrivée pendant la nuit les avait empêchés de me recevoir de la manière, comme il leur avait été spécialement ordonné. Une garde d'honneur de 50 hommes fut rangée devant l'hôtel où j'étais descendu. Ne pouvant m'arrêter assez longtemps à Strasbourg pour me mettre en état de rendre moi-même ces visites, j'envoyais le major baron de Tettenborn*[11] *chez le préfet, le général de division et le commandant pour faire mes excuses à ces messieurs et pour leur faire mes remerciements de toutes leurs politesses. Le premier exprima ses regrets de ce que j'étais tombé à Strasbourg comme une*

10. *Journal de mon voyage, et de ce qui s'est passé les premiers jours de mon arrivée à Paris.* HHStA, Gesandtschaftsarchiv Paris 1, Berichte 1806-1822.
11. Freiherr Friedrich Karl von Tettenborn (1778-1845), vétéran des campagnes de 1804 et 1809 ; il accompagne Schwarzenberg à Paris. En 1812, il passe au service de la Russie et commande l'avant-garde de Koutousov.

bombe la nuit, qu'il aurait désiré que je logeasse à l'hôtel de la préfecture, où tout avait été disposé pour ma réception et où il aurait voulu me fêter.

« Dans toutes les villes et communes sur ma route à Paris, les mêmes honneurs me furent rendus.

« Partout, les maires, et dans les villes, les tribunaux et autres autorités, en costume vinrent me haranguer.

« À Nancy, le général de division m'avait préparé un déjeuner à la poste où il m'attendait. Il s'excusa de n'avoir pas de canon, pour me saluer, comme il en avait reçu ordre, en me disant que les deux pièces qu'il avait eues étaient envoyées à Metz. Une demi-compagnie de fusiliers vint se placer devant la maison en parade.

« Dans les endroits où il n'y avait pas de militaires, la garde bourgeoise était sous les armes, on sonnait les cloches, on tirait des boîtes et pétards et quelques endroits même furent illuminés.

« Partout je trouvai, à quelque distance, des relais des gendarmes pour m'accompagner.

« À Bar-sur-Ornain, le préfet vint me complimenter et m'inviter de la manière la plus pressante à une soirée et souper chez la maréchale Oudinot.

« C'est avec peine que je parvins à décliner les pressantes invitations ; je jugeai cependant convenable de me rendre un moment avant de partir, en visite chez la maréchale, qui me reçut au milieu d'un cercle des personnes les plus distinguées de la ville avec une politesse parfaite.

« À quelque distance de Châlons, un piquet de gendarmerie, un officier à la tête, me reçut. On tirait des boîtes à mon approche. À l'entrée de la ville, je trouvais le militaire faisant haie, battant au champ, à mon passage.

« Je fus informé que les mêmes ordres avaient été donnés sur la route de Metz.

« Les maîtres de postes avaient reçu du directeur général les ordres les plus stricts d'assurer le service de mes relais, et de retarder même s'il le fallait le service ordinaire.

« Arrivé en cette capitale dans la matinée du 21, j'envoyais sur le champ mon conseiller d'ambassade chez M. de Champagny, pour lui en faire part et pour lui demander le jour et l'heure que je pourrais le voir. »

Une fois à Paris, Schwarzenberg continue à recevoir tous les égards dus à sa fonction et en fait rapport presque quotidiennement au ministre des Affaires étrangères d'Autriche, le comte von Metternich[12]. Dans un de ces rapports, il cite un entretien qu'il a eu, le 21 novembre, avec le ministre des Relations extérieures Champagny[13] : « *Enfin* », écrit-il, *« il* [Champagny] *me demanda quand j'avais quitté Dotis, comment se portait Sa Majesté l'Empereur, l'Impératrice, et la jeune famille.*

12. Klemens Wenzel Graf von Metternich (1773-1859), ambassadeur d'Autriche en France de 1806 à 1809, ministre des Affaires étrangères de 1809 à 1848.
13. Jean-Baptiste de Nompère de Champagny, duc de Cadore (1756-1834), ambassadeur de France à Vienne du 20 juin 1801 au 1er janvier 1805, ministre de l'Intérieur de 1804 à 1807, puis des Relations extérieures de 1807 à 1811.

— "On dit que les enfants de Sa Majesté sont d'une santé délicate – et Madame l'archiduchesse Louise, l'avez-vous vue, où est-elle dans ce moment-ci ? C'est le seul de tous les enfants de Sa Majesté qui, dit-on, soit d'une constitution forte, qui n'ait jamais été malade. On la dit très belle, et parfaitement élevée."

« Je lui répondis, sans m'appesantir trop sur ce sujet, que je ne pouvais que confirmer tout ce qu'il venait de dire sur le compte de Madame l'archiduchesse[14]*. »*

L'échange de grands cordons suite à l'alliance entre Napoléon et Marie-Louise

L'intérêt manifesté par Napoléon envers la famille impériale autrichienne en général, et l'archiduchesse Marie-Louise en particulier, ne fut pas un simple acte de courtoisie.

Après la campagne de 1809, et suite à l'attentat du jeune Staps[15] à Schönbrunn, Napoléon réalisa qu'il avait besoin d'un héritier. L'impératrice Joséphine, qui était dans l'impossibilité de lui en donner, fut sacrifiée pour préserver son trône et l'avenir de sa dynastie. Le divorce fut prononcé par un sénatus-consulte du 16 décembre 1809 et signé quatre jours plus tard.

Au début, Napoléon jeta son dévolu sur la grande-duchesse Anne de Russie, âgée de 14 ans, pour en faire sa future épouse. Comme il observait tout, Schwarzenberg avait déjà signalé à Vienne l'attention particulière dont l'ambassadeur russe Kourakine[16] bénéficiait à la cour. Ce dernier se défendit d'avoir la moindre notion des desseins de Napoléon, mais on sait que les deux souverains correspondaient entre eux depuis longtemps. On prétendait que le général Savary[17] était prêt à partir à tout moment pour Saint-Pétersbourg, chargé d'une mission extraordinaire. Selon Schwarzenberg aussi, le fait que l'impératrice de Russie, mère de l'empereur Alexandre, ait annoncé qu'elle se retirerait pour cet hiver à Gatchina[18] afin de se livrer entièrement aux soins de ses enfants, semblait être en rapport direct avec la négociation du mariage dont il était question ; l'impératrice, d'après les sentiments qu'on lui connaissait, et dans l'impossibilité de l'empêcher, semblait ne pas vouloir y participer[19].

La cour russe prit tant de temps pour répondre que Napoléon, impatient, s'intéressa à la maison impériale d'Autriche et en particulier à l'archiduchesse Marie-Louise, alors âgée de 18 ans.

Après que les deux cours aient consenti à cette union, une période d'échanges de formalités et d'actes de politesse s'ensuivit. Les lettres écrites par Napoléon à l'empereur d'Autriche ou à Marie-Louise étaient toujours portées par des personnes de rang ; ainsi, ce fut

14. HHStA, Gesandtschaftsarchiv Paris 1, Berichte 1806-1822.
15. Friedrich Staps (1792-1809), apprenti marchand ; il voulut assassiner Napoléon le 12 octobre 1809 pour retrouver la paix en Europe. Arrêté, il ne montra aucun regret et fut fusillé le 17 octobre 1809.
16. Prince Alexandre Borissovitch Kourakine (1752-1818), homme politique russe et ambassadeur à Paris de 1808 à 1812. Il fut gravement brûlé pendant l'incendie à l'ambassade d'Autriche en 1810.
17. Anne-Jean-Marie-René Savary, duc de Rovigo (1774-1833), général de division et ancien aide de camp de Napoléon, ministre de la Police de 1810 à 1814.
18. Palais de Gatchina, un palais impérial siué à côté de Saint-Pétersbourg.
19. HHStA, Gesandtschaftsarchiv Paris 1, Berichte 1806-1822.

l'aide de camp de Napoléon, le comte Lauriston[20], qui apporta celle annonçant, entre autres, le départ de Paris du prince de Neufchâtel[21] pour demander officiellement la main de l'archiduchesse Marie-Louise[22].

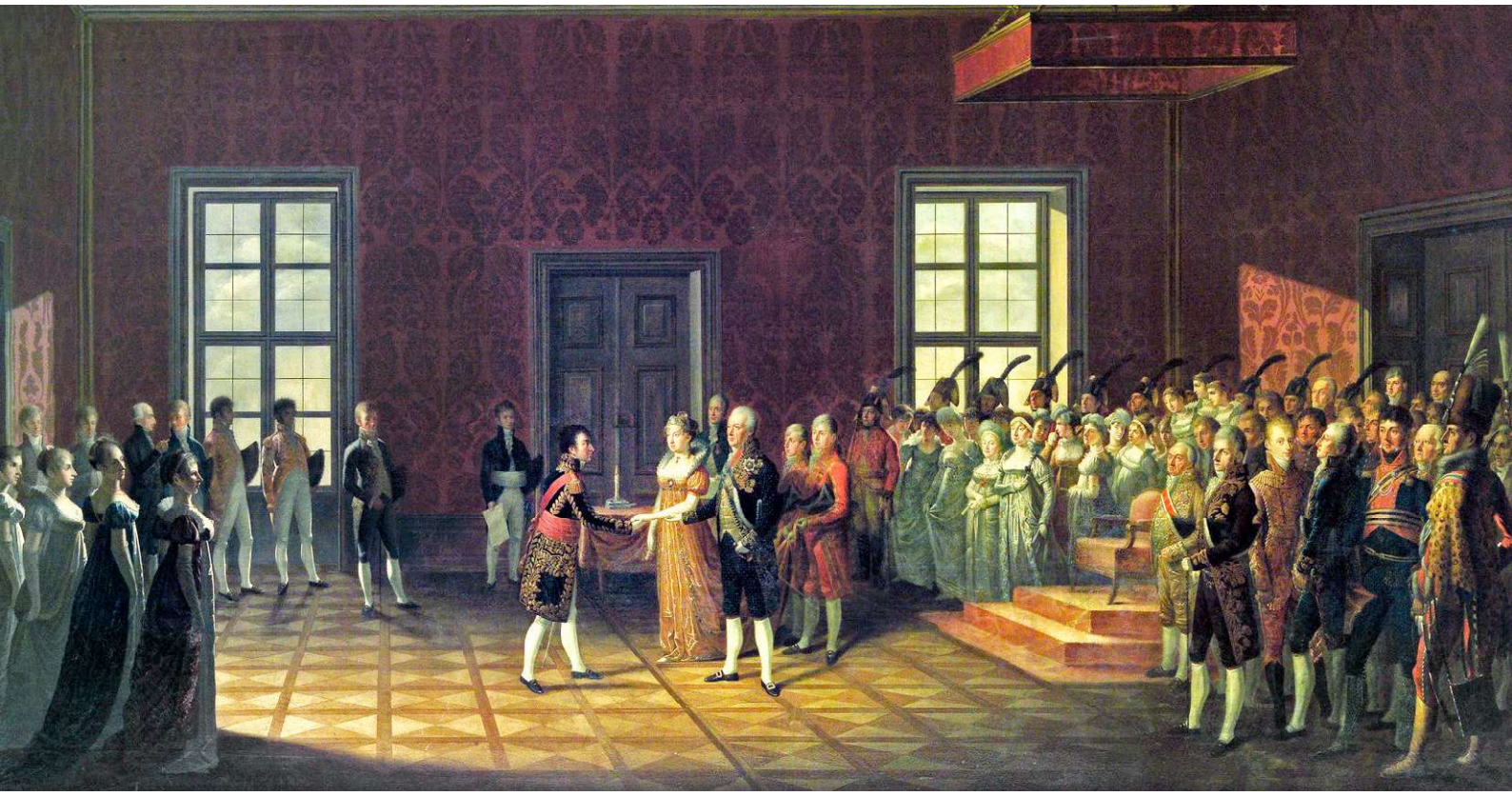
Le général Lauriston apporta également une lettre pour l'archiduchesse ; celle-ci lui répondit le 5 mars suivant : « *Votre Majesté veut-elle bien recevoir les expressions de ma reconnaissance de l'obligeante lettre qu'Elle m'a fait l'honneur de m'adresser par Monsieur de Lauriston. Habituée dès ma première enfance à me soumettre en tout à la volonté de mes parents, j'ai cru ne pouvoir confier la disposition de mon sort en de meilleures mains qu'en celles du plus tendre des pères. En obéissant à ses vœux de m'unir à Votre Majesté Impériale, je la prie d'être persuadée que je considère dès à présent comme ma première obligation de m'occuper à acquérir les qualités qui pourront me rendre agréable à sa personne et me concilier sa tendresse. Ce sera en m'appliquant à remplir avec la plus stricte exactitude les devoirs que mon état m'imposera, et en me conformant en tout aux volontés de Votre Majesté, que j'espère mériter les sentiments qu'Elle me promet*[23]. »

Berthier partit le 24 février pour Vienne où le mariage par procuration eut lieu le 11 mars suivant.

En pareilles circonstances, il fut envisagé de procéder à une distribution d'honneurs et de distinctions. Leur choix était délicat, comme nous le montre un rapport du prince Schwarzenberg rédigé entre le 27 février et le 2 mars 1810 et dans lequel il écrit à Metternich :

> « *Dans une des conversations que j'eus avec M. de Champagny il me parla de l'échange d'ordres. Il évita soigneusement de faire une mention quelconque de celui nouvellement créé des Trois Toisons, mais il me dit qu'il devait me prévenir que l'Empereur ne pourrait point accepter notre Toison d'or puisque cet ordre, fondé par un prince de Bourgogne, devait être considéré comme un ordre français et comme appartenant à la France, que depuis longtemps les ambassadeurs de France, à chaque nomination solennelle à Vienne de chevaliers de cet ordre avaient été chargés de protester contre ces nominations ; que lui M. de Champagny ne s'était effectivement point trouvé dans cette position désagréable, puisque de son temps il n'y avait point encore eu d'ordres en France, que les circonstances d'aujourd'hui remettaient la question dans l'ancien état, que l'Empereur d'ailleurs avait la Toison d'Espagne, mais qu'enfin tout autre ordre d'Autriche S.M.I. l'accepterait avec plaisir et enverrait pour y répondre des grands cordons de la Légion d'honneur.* » Seulement, et pour des raisons qu'on ne peut pas expliquer, l'ambassadeur supprima ce texte et le remplaça ainsi : « M. *le duc de Cadore me dit dans le dernier entretien que je viens d'avoir eu avec lui, que l'Empereur l'avait chargé de me parler occasionnellement de l'échange d'ordres, pour me prévenir qu'il n'acceptera pas la Toison.*
>
> *« Le droit de la conférer ayant de tout temps été contesté par la France, qui prétendait que cet ordre se trouvant fondé par ceux de France, l'Autriche ne l'avait qu'usurpé, que*

20. Jacques-Jean-Alexandre-Bernard Law, comte de Lauriston (1768-1828), général de division, ambassadeur de France en Russie de 1811 à 1812. Il accompagna l'archiduchesse Marie-Louise en France pour son mariage. Nommé maréchal de France en 1823.
21. Louis-Alexandre Berthier, prince de Neuchâtel et Valangin, prince de Wagram (1753-1815), maréchal d'Empire et vice-connétable.
22. HHStA, 10 Frankreich, Hofkorrespondenz 1792-1838/Napoleon I an Franz I 1808-1815.
23. HHStA, 9 Frankreich, Hofkorrespondenz 1792-1846 / Marie-Louise an Napoleon I.



La remise de l'archiduchesse Marie-Louise au maréchal Berthier à Braunau, huile sur toile de Johann Baptist Hoechle et Janitz, 1813-1814, Kunsthistorisches Museum Wien.

l'Empereur avait d'ailleurs la Toison d'Espagne ; le ministre ajouta qu'avant la Révolution les ambassadeurs de France à Vienne étaient chargés de faire des réclamations à chaque promotion, que lui n'en avait pas faite parce que les ordres n'avaient pas existé alors en France ; ici M. de Champagny oublia que, depuis cette époque, notre auguste souverain conféra la Toison à un grand nombre d'individus, sans qu'une protestation quelconque de la part de la France eut jamais lieu. Je crus que ce ne fut pas le moment de discuter cette affaire ; et le ministre ayant d'ailleurs déclaré que son souverain acceptera avec plaisir un autre ordre, et qu'il enverrait en échange le grand cordon de la Légion d'honneur à Sa Majesté l'Empereur, je me bornais à répondre que je m'empresserai d'en informer ma Cour et que j'étais autorisé à déclarer de mon côté que j'en avais eu plaisir[24]*.* »

Puis, pour répondre à Metternich qui désirait avoir quelques renseignements supplémentaires sur l'affaire des ordres, Schwarzenberg expliqua dans un courrier très intéressant du 2 mars comment se déroulaient ces discussions : «*J'en ai fait un sujet d'entretien avec MM. de Champagny et Maret*[25]*, et j'ai profité également d'une occasion pour causer avec M. le prince de Bénévent*[26] *sur le même objet. Le ministre Maret trouva tout ce qu'on se proposait de faire à cet égard, au mieux, il vit surtout dans le projet de conférer un cordon au sénateur Sémonville*[27] *une attention délicate, qui serait appréciée ici, et ferait le meilleur effet ;*

24. HHStA, Gesandtschaftsarchiv Paris 1, Berichte 1806-1822.
25. Hugues-Bernard Maret, duc de Bassano (1763-1839), ministre secrétaire d'État de 1804 à 1811, puis ministre des Relations extérieures de 1811 à 1813.
26. Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent (1754-1838), grand chambellan de 1804 à 1809, ministre des Relations extérieures de 1799 à 1807.
27. Charles-Louis Huguet comte de Sémonville (1759-1839), diplomate et ami de Maret. Nommé ambassadeur de France à Constantinople en 1792, il part avec Maret nommé lui-même ambassadeur à Naples. Le 25 juillet 1793, ils furent arrêtés par les Autrichiens et, après vingt-neuf mois, échangés contre Madame Royale, fille de Louis XVI. Il joua un rôle important dans le choix de Marie-Louise comme nouvelle impératrice après le divorce de Napoléon avec Joséphine et reçut la grand'croix de l'ordre impérial de St-Léopold en guise de reconnaissance.

et il témoigne le désir que l'échange pût avoir lieu assez tôt, pour que les Français puissent paraître aux fêtes de mariage décorés de nos ordres.

« M. le prince de Bénévent parut attacher un grand intérêt à ce que l'archichancelier Cambacérès[28] fut compris dans le nombre des personnes désignées pour obtenir le cordon de Saint-Étienne, mais j'avoue que cet avis n'est pas celui de beaucoup de personnes parfaitement bons juges ; et qui sont même persuadées que le choix ferait un très mauvais effet dans l'opinion, et qu'il vaudrait infiniment mieux de laisser ce nom ainsi que plusieurs autres en place, et à la disposition de l'Empereur.

« Le ministre des Relations extérieures, qui sur cet objet me parut aussi boutonné, comme sur toute autre, me dit que c'était plutôt une affaire de courtoisie, que diplomatique, et que je devais m'informer encore autre part là-dessus.

« Je lui donnai à entendre qu'on ne pouvait assurément pas nous reprocher d'être prodigues avec la distribution de nos ordres, que jusqu'ici nous n'en avions échangé avec personne, et que, si pour marquer l'événement mémorable qui venait d'avoir lieu, nous sortions de nos principes d'économie, je pouvais l'assurer que cela n'aurait pas de suite pour l'avenir et que nous reviendrions après ce cas tout à fait particulier sûrement à notre ancien patrimoine, dès lors M. de Champagny, comme s'il craignait, que l'ordre ne lui échappât, entra un plus en matière.

« La mode, dit-il, qu'en dernier lieu la Suède avait suivie, avait été d'envoyer à la disposition de l'Empereur un certain nombre de cordons, que le roi avait à la vérité, mais après coup désigné les personnes, que la distribution ayant été déjà faite, on n'avait plus pu remplir le désir du roi.

« Quant à l'ordre de la Croix étoilée[29], M. de Champagny crut que Sa Majesté ne pouvait pas l'offrir, l'Empereur n'ayant rien à offrir en échange, qu'il fallait ajourner cette affaire jusqu'à ce que la France eut aussi un ordre de dames. Que pour ce qui regardait personnellement Mme l'archiduchesse, les actes du mariage de la reine de France ne faisaient mention de rien sur cet objet, que rien n'indiquait que la reine avait déposé cet ordre en venant en France, mais qu'elle ne l'avait jamais porté depuis son mariage.

« Ce soir au cercle à la cour, le ministre des Relations extérieures me prévint qu'il avait rendu compte à l'Empereur de mon entretien relatif aux ordres, que le mode dont se ferait l'échange était celui d'envoyer un certain nombre de cordons à l'Empereur et d'en laisser la distribution absolument à son choix. Sa Majesté, en me parlant peu de moments après sur le même sujet, me dit que son intention était d'envoyer immédiatement après la cérémonie de Vienne une personne de marque chez nous, qui porterait un certain nombre de cordons de la Légion d'honneur, qu'il remettrait à la disposition de notre auguste maître, pour être distribués au choix de Sa Majesté.

« Si de cette manière on nous sauve de l'embarras de désigner les individus, il ne m'en semble pas moins convenable, et même très à propos, d'accompagner l'envoi des cordons

28. Jean-Jacques-Régis de Cambacérès, duc de Parme (1753-1824), archichancelier de l'Empire.
29. Ordre impérial autrichien, catholique et féminin fondé en 1668 par l'impératrice douairière Éléonore de Nevers-Mantoue, veuve de l'empereur Ferdinand III.

Bijou (revers) et plaque de grand'croix de l'ordre de Saint-Étienne de Hongrie du maréchal Berthier, prince de Neufchâtel (1753-1815), reçu dans l'ordre en 1810, or, argent, émail, cannetilles, fils d'argent et soie, don du prince de La Tour d'Auvergne Lauraguais en 2015, musée de la Légion d'honneur.

Bijou et plaque de grand'croix de l'ordre de Saint-Étienne de Jean-Jacques-Régis de Cambacérès (1753-1824), archichancelier de l'Empire, reçu dans l'ordre en 1810, fabrication Coudray, or, argent et émail, musée de la Légion d'honneur.

L'arrivée de Marie-Louise à Compiègne, Jean-Baptiste Isabey (1767-1855), 1810, Fondation Napoléon, INV 765.

> *par l'indication du plaisir que Sa Majesté aurait d'en voir décorés particulièrement quelques personnes qu'on nommerait, comme de l'ordre de Saint-Étienne, le vice-roi d'Italie, le prince de Neufchâtel, le duc de Bassano, et, pour ne pas le heurter, Champagny, de l'ordre de St-Léopold, Lauriston et Sémonville, en ajoutant pour le dernier la phrase 'qui vient de m'être suggérée' afin d'effacer d'anciens souvenirs, en envoyant quelques croix de commandeurs.*
> *« Le vœu de M. de la Borde*[30] *pourrait être rempli, si le même désir de Sa Majesté était exprimé à son égard. Je n'oserai pas me permettre de juger s'il convient ou non d'engager des petites croix, peut-être Votre Excellence se verra dans le cas d'apprendre par le prince de Neufchâtel même ce qu'il y a à faire à cet égard*[31]. »

C'est très probablement suite à ce rapport que l'empereur d'Autriche écrit de Linz à Napoléon, le 18 mars 1810 : « M. *Mon Frère, le comte de Metternich aura l'honneur de remettre à Votre Majesté Impériale les grandes croix des ordres de Saint-Étienne et de Léopold. Je désire que vous veuillez vous en décorer, et les recevoir comme un gage de mon sincère attachement.*

> *« Je remets plusieurs autres grandes décorations de ces deux ordres à la disposition de Votre Majesté Impériale. Elle m'obligerait en autorisant son ministre des Affaires étrangères d'en remettre un en mon nom au prince vice-roi d'Italie, et si dans la distribution qu'Elle fera du reste, Elle voulait surtout avoir égard aux personnes les plus directement employées par Elle dans l'heure salutaire qui vient de se terminer entre nous*[32]. »

Évidemment, la réaction de Napoléon ne se fait pas attendre ; le 31 mars 1810, il remet deux lettres cachetées au duc de Cadore afin qu'il les apporte à Vienne.

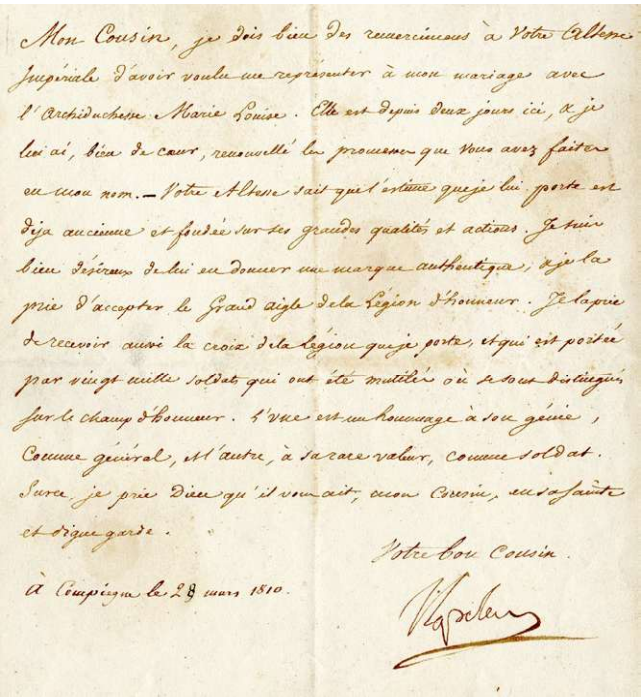
La première, datée du 24 mars 1810, est destinée à François I d'Autriche. Napoléon écrit : « *Monsieur mon frère et beau-père, je charge mon ambassadeur de remettre à Votre Majesté*

30. Comte Alexandre-Louis-Joseph de Laborde (1773-1842), auditeur au Conseil d'État ; il accompagne comme secrétaire de la délégation extraordinaire le maréchal Berthier à Vienne pour demander officiellement la main de Marie-Louise.
31. HHStA, Gesandtschaftsarchiv Paris 1, Diverses, 1806-1819.
32. HHStA, 8 Frankreich, Hofkorrespondenz 1792-1834/Franz II an Napoleon Bonaparte 1801-1814.

Impériale le grand'aigle de la Légion d'honneur. Je la prie de s'en décorer. Je la prie également de permettre que mon ambassadeur remette un de ces cordons au prince Charles avec la lettre par laquelle je le remercie d'avoir bien voulu me représenter au mariage. J'en envoie cinq autres à Votre Majesté, pour qu'Elle veuille bien les donner à ceux de ses sujets qui lui seront le plus agréables. Si Elle le trouve bon, j'en offrirai un au comte de Metternich son ministre d'État, et un à son ambassadeur le prince de Schwarzenberg. Que Votre Majesté voie dans ceci mon désir de cimenter notre union, et aussi un témoignage destiné pour ses sujets[33]. »

La seconde, datée du 28 mars, est destinée à l'archiduc Charles. «*Mon Cousin*», écrit Napoléon, *«je dois bien des remerciements à Votre Altesse Impériale d'avoir voulu me représenter à mon mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise.*

> *« Elle est depuis deux jours ici, et je lui ai, bien de cœur, renouvelé les promesses que vous avez faites en mon nom. Votre Altesse sait que l'estime que je lui porte est déjà ancienne et fondée sur ses grandes qualités et actions.*
> *«Je suis bien désireux de lui en donner une marque authentique, et je la prie d'accepter le grand aigle de la Légion d'honneur. Je la prie de recevoir aussi la croix de la Légion que je porte, et qui est portée par vingt mille soldats qui ont été mutilés, ou se sont distingués sur le champ d'honneur.*
> *«L'une est hommage à son génie, comme général, et l'autre, à sa rare valeur, comme soldat. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, en sa sainte et digne garde*[34]. »


Mon Cousin, je dois bien des remerciemens à Votre Altesse Impériale d'avoir voulu me représenter à mon mariage avec l'Archiduchesse Marie Louise. Elle est depuis deux jours ici, & je lui ai, bien de cœur, renouvellé les promesses que vous avez faites en mon nom. — Votre Altesse sait que l'estime que je lui porte est déja ancienne et fondée sur ses grandes qualités et actions. Je suis bien désireux de lui en donner une marque authentique, & je la prie d'accepter le Grand aigle de la Légion d'honneur. Je la prie de recevoir aussi la croix de la Légion que je porte, et qui est portée par vingt mille soldats qui ont été mutilés ou se sont distingués sur le champ d'honneur. L'une est un hommage à son génie, comme général, et l'autre, à sa rare valeur, comme soldat. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, en sa sainte et digne garde.
Votre bon Cousin.
Napoleon
à Compiègne le 28 mars 1810.

Lettre d'attribution des insignes de grand'aigle de la Légion d'honneur à l'archiduc Charles-Louis d'Autriche (1771-1847), frère de l'empereur François I, le 28 mars 1810, archives du musée de la Légion d'honneur.

Le vice-roi d'Italie Eugène, expressément mentionné par l'empereur d'Autriche dans sa lettre du 18 mars 1810, lui écrit le 8 avril suivant : *«J'ai reçu avec une vive et respectueuse reconnaissance la grande décoration de l'ordre de Saint-Étienne de Hongrie que Votre Majesté Impériale et Royale a daigné me faire remettre en son nom par son ministre M. le comte de Metternich. J'ai été infiniment touché de ce témoignage de l'estime et de la bienveillance de Votre Majesté et je ferai toujours tout ce qui sera en mon pouvoir pour me montrer digne de l'honorable marque qu'Elle a bien voulu m'en donner dans cette occasion. Je supplie Votre Majesté de mettre le comble à ses bontés en agréant les expressions de ma gratitude et de ma profonde vénération pour son auguste personne*[35]. »

---

33. *Ibid.*
34. HHStA, 10 Frankreich, Hofkorrespondenz 1792-1838/Napoleon I an Marie-Louise 1810-1814. Curieusement, la *Correspondance de Napoléon Ier publiée par ordre de l'Empereur Napoléon III*, T. 20, p. 325, donne une autre version écrite à la même date : «*Mon Cousin, je dois bien des remerciements à Votre Altesse Impériale d'avoir voulu me représenter à mon mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise. Elle est depuis deux jours ici, et je lui ai, bien de cœur, renouvelé les promesses que vous avez faites en mon nom. Votre Altesse sait que l'estime que je lui porte est déjà ancienne et fondée sur ses grandes qualités et actions. Je suis bien désireux de lui en donner une marque authentique, et je la prie d'accepter le grand aigle de la Légion d'honneur. Je la prie de recevoir aussi la croix de la Légion que je porte, et qui est portée par vingt mille soldats qui ont été mutilés ou se sont distingués sur le champ d'honneur. L'une est un hommage à son génie, et l'autre à sa rare valeur comme soldat.*»
35. HHStA, 7 Frankreich, Hofkorrespondenz 1793-1846/Prinz Eugène Napoleon an K. Franz I.

Nous continuons à suivre la correspondance entre les deux cours et celle de l'ambassade d'Autriche à Paris, correspondance qui se trouve au *Haus-, Hof- und Staatsarchiv* à Vienne. Dans celle entre les deux empereurs, nous trouvons une lettre de François I à Napoléon datée du 15 avril 1810, dans laquelle il écrit : « *Monsieur mon Frère et très cher Beau-Fils, le comte Otto m'a remis, au nom de Votre Majesté Impériale le grand'aigle de la Légion d'honneur.*

« Je l'ai reçu avec plaisir comme un gage de l'union que nous venons de contracter. J'ai autorisé l'archiduc Charles à accepter celui dont il a plu à Votre Majesté de le décorer, et je donne la même autorisation à mon ministre d'État, le comte de Metternich, et à mon ambassadeur, le prince de Schwarzenberg. C'est pour manifester le prix que j'attache à cette décoration, et au souvenir de l'époque qui a cimenté entre nous une alliance de famille intime, que je dispose des cinq cordons qu'elle a bien voulu me faire remettre, en faveur des personnes revêtues des grandes charges de ma Couronne : savoir, le prince de Trauttmansdorff[36]*, grand-maître de ma Cour, le comte de Wrbna*[37]*, mon grand-chambellan, le comte de Schaffgotsch*[38]*, mon grand-maréchal de Cour, et le prince de Kaunitz*[39]*, mon grand-écuyer ; le cinquième est réservé au comte d'Edling*[40]*, ci-devant grand-maître de Sa Majesté l'Impératrice Marie-Louise, qui a eu le bonheur de l'accompagner, dans cette qualité, jusqu'à Braunau.*

« J'espère que Votre Majesté trouvera bon que j'offre la grande croix de mon ordre de Léopold à son ambassadeur le comte Otto[41]*. »*

Portrait de Dominik Andreas Fürst Kaunitz-Rietberg-Questenberg (1739–1812), grand écuyer de l'empereur d'Autriche, portant la plaque de grand'aigle de la Légion d'honneur, huile sur toile, coll. particulière.

La lettre suivante que nous trouvons aux archives est celle de Napoléon à son beau-père, datée du 26 juillet 1810. Il s'agit d'une réponse à celle de l'empereur d'Autriche dans laquelle il a très probablement évoqué l'événement horrible qui vient de se passer à Paris. Napoléon écrit : « *Monsieur mon frère et très cher beau-père, je reçois la lettre de Votre Majesté Impériale du 5 juillet. Je la prie de recevoir mes remerciements des choses aimables qu'elle contient. Je suis fort sensible à l'attention qu'Elle a eue et aux sentiments qu'Elle me témoigne.*

« Le comte de Metternich, le prince de Schwarzenberg et les sujets de Votre Majesté qui se trouvaient à Paris dans cette douloureuse circonstance ont mérité tous les éloges ; et leur conduite m'a fait un sensible plaisir, ce qui me porte à désirer de donner l'aigle de la Légion d'honneur à plusieurs d'entre eux[42]*. J'ai chargé le comte de Metternich d'en demander la permission à Votre Majesté.*

36. Ferdinand Fürst von Trauttmansdorff (1749-1827), *Obersthofmeister* (grand-maître de la Cour) de Franz I de 1807 à 1827.
37. Graf Rudolphe von Wrbna-Freudenthal (1761-1823), *Oberstkämmerer* (grand-chambellan) de Franz I dès 1806.
38. Graf Leopold Gotthard Karl Borromäus Johann von Schaffgotsch (1764-1834), *Obersthofmeister* (grand-maréchal).
39. Dominik Andreas Fürst von Kaunitz-Rietberg-Questenberg (1739-1812), *Oberststallmeister* (grand-écuyer) de Franz I de 1807 à 1812.
40. Graf Philipp von Edling (1734-1817), *Obersthofmeister* (grand-maître) de la Maison de l'archiduchesse Marie-Louise.
41. HHStA, 8 Frankreich, Hofkorrespondenz 1792-1834/Franz II an Napoleon Bonaparte 1801-1814.
42. Dans l'*État général de la Légion d'honneur, depuis son origine*, publié en 1814, nous trouvons d'autres nominations, chaque fois pour des *Aigles d'or* : celles du 5 mai 1810, les comtes (*Grafen*) von Clary und Aldringen et von Schönborn-Wiesentheid (chambellans de l'empereur d'Autriche) ainsi que le conseiller d'ambassade von Floret ; et celle du 26 juillet, quand sont nommés le Graf von Neipperg (général autrichien), le Fürst von Liechtenstein, les majors Graf de Paar et Freiherr von Tettenborn.

« Je ne sais si l'Impératrice vous a fait connaître que l'espérance que nous avions de sa grossesse acquiert tous les jours de nouvelles probabilités[43]*...* »

Cette *douloureuse circonstance* à laquelle l'Empereur fait référence est l'incendie catastrophique qui embrasa l'ambassade d'Autriche dans la soirée et la nuit du 1er juillet 1810. Ce qui devait être une fête brillante donnée à l'occasion du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise se termina en désastre. On ne connaît pas le nombre exact des victimes. Mais, le lendemain 2 juillet à quatre heures du matin, le préfet de police comte Dubois[44] envoya une copie d'un procès-verbal concernant cette catastrophe à l'ambassade. Son contenu ne traite pas de l'incendie lui-même, mais des restes d'un cadavre trouvé sous les débris. Dubois écrit que le docteur Pall, accompagné du docteur en chirurgie Biscarrat – chirurgien de l'ambassadeur – ont déclaré « *qu'ils ont reconnu un cadavre féminin, dont la tête à sa partie supérieure et postérieure est brûlée, l'œil droit brûlé ainsi que l'épine du dos, le bras droit et les viscères de la poitrine et du bas ventre tout à fait découverts, ayant de plus la jambe gauche tout à fait brûlée jusqu'au genou, ayant encore un bout de chaîne d'or derrière le col, qu'ils ont trouvé sous ce cadavre une partie des os du crâne et des côtes qui dépendaient de ce cadavre, qu'ils ont trouvé aussi sous ce même cadavre dans le fond de l'eau et parmi les charbons une partie des diamants et perles.* » Ceux-ci, conservés dans un mouchoir, sont examinés par le joaillier Bouillier qui reconnaît un anneau d'or sur lequel sont gravés les mots : *Joseph* et *Jean Schwarzenb...* ; à la fin de ce nom, la matière se trouve fondue. On distingue encore la fin d'un *M,* puis un *A* fondu dans un petit monticule, ensuite l'année *1794*. Sur d'autres bijoux partiellement brûlés sont gravés les noms de *Félix* et d'*Éléonore*. Avec ces indications, on demanda aux aides de camp de l'ambassadeur d'appeler Nannette, la femme de chambre de la princesse Schwarzenberg, qui était la seule personne dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis l'incendie ; mais elle n'était pas en état de paraître. C'est alors que le baron von Tettenborn, major et premier aide de camp du prince, après avoir vu le cadavre, dit qu'il n'était malheureusement que trop certain que le cadavre était celui de la princesse Pauline d'Arenberg,[45] épouse du prince Joseph von Schwarzenberg[46], conseiller intime de l'empereur d'Autriche, chevalier de l'ordre de la Toison d'or, duc de Krumau et frère de l'ambassadeur ; que les noms inscrits sur l'anneau d'or étaient ceux de son mari, de son second fils et de l'aînée de ses filles.

Malgré ce désastre, la vie diplomatique se poursuit ; le prince Schwarzenberg, en deuil, continue ses entrevues avec les diplomates français afin de trouver des solutions pour un grand nombre de problèmes non résolus par le traité de Schönbrunn. Il est aussi chargé de remettre des présents au nom de son souverain à des sujets français. Le 6 septembre 1810, il donna ainsi des boîtes à portrait enrichies de brillants aux comtes de Villemanzy[47] et Daru[48], et à Roullet de La Bouillerie[49].

Le 30 septembre Schwarzenberg rapporte à Metternich que « *Les trois boîtes à portraits enrichies de brillants que Votre Altesse m'a envoyées par le courrier La Fôret le jeune pour être*

43. HHStA, 10 Frankreich, Hofkorrespondenz 1792-1838/Napoleon I an Franz I 1808-1815.
44. Louis-Nicolas-Pierre-Joseph Dubois, comte de l'Empire, commandant de la Légion d'honneur, conseiller d'État, préfet de Police.
45. Pauline-Caroline d'Arenberg-Arschot (1774-1810).
46. Joseph II, 6e Fürst von Schwarzenberg (1769-1833).
47. Comte Jacques-Pierre Orillard, comte de Villemanzy (1751-1830), ancien général de division, sénateur.
48. Comte Pierre-Antoine-Noël-Bruno Daru (1767-1829), intendant général de l'Empire.
49. François Roullet de La Bouillerie (1764-1833), l'ancien administrateur des fonds du pays conquis à Vienne en 1809.

remises à MM. les comtes Villemanzy et Daru, et au baron de La Bouillerie ont été remises sans délai à leur destination. Ces messieurs viennent de me transmettre les lettres ci-jointes, dans lesquelles ils prient Son Excellence M. le comte de Wrbna, de porter au pied du trône l'hommage de la reconnaissance avec laquelle ils ont reçu ces marques du gracieux souvenir et de la munificence de Sa Majesté Impériale.

« Quant aux autres personnes, auxquelles Sa Majesté se propose de donner également des cadeaux, je dois observer que les sieurs Deniot, Gilbert et Legendre sont employés aux armées de Portugal et d'Allemagne, et que le régisseur général Mourron est le seul qui se trouve dans ce moment-ci à Paris. Il sera facile de prévenir les absents par le canal de l'administration de la Guerre, du moment où les cadeaux seront arrivés, afin qu'ils puissent indiquer eux-mêmes où, et de quelle manière, ils désirent qu'ils leur soient remis[50]. »

Mais ce n'est pas toujours par les voies diplomatiques que de grands ordres furent demandés, comme le montre l'exemple suivant où la vanité de l'un peut servir l'autre. Le 11 décembre 1810, l'ambassadeur Schwarzenberg rapporte à Metternich qu'il s'était entretenu avec le ministre d'État Regnaud St-Jean d'Angely[51]. Après avoir traité les différents sujets de cet entretien, l'ambassadeur ajoute que : « M. *de Regnaud me donna assez clairement à entendre qu'il serait infiniment flatté d'être décoré par notre auguste maître, comme il l'avait été par le roi du Wurtemberg lors du mariage du roi de Westphalie, qu'il s'en remettait entièrement à l'intérêt que Votre Excellence voudrait bien mettre à lui obtenir cette marque précieuse de la haute bienveillance de Sa Majesté, mais que, si elle ne jugeait pas à propos de la lui accorder, il n'en resterait pas moins fidèlement dévoué et disposé à rendre tous les services qui dépendraient de lui.* » Schwarzenberg ajoute que : « *Votre Excellence me pardonnera de placer ici le vœu assez explicite d'un homme qui, sous bien des rapports, peut nous être utile, qui dans toute occasion en manifeste la volonté, et qui par les fonctions que sa charge de secrétaire d'État de la famille impériale l'a mis à même de remplir au mariage de Sa Majesté l'impératrice, a acquis un titre à la bienveillance de Sa Majesté*[52]. »

Un collier d'ordre restitué à Jérôme Bonaparte

Coïncidence ou pas, presque un an et demi après la guerre entre l'Autriche et la France, l'empereur François I envoie Freiherr Clemens August von Schall à Cassel pour restituer un objet précieux pris par ses troupes pendant ce conflit. Dans une lettre de sa main au roi de Westphalie, il écrit le 28 février 1811 : « *Monsieur mon frère, le sort de la guerre a fait tomber entre les mains de mes troupes, dans la campagne de 1809, un collier d'ordre, destiné pour Votre Majesté. J'en ai fait l'acquisition, et c'est avec plaisir que je saisis les premiers moments des rapports diplomatiques établis entre nous, pour lui restituer cette décoration.*

50. Une tabatière et une médaille en or, avec des lettres d'accompagnement, étaient destinées, la première à Pierre-Henri-Hippolyte Bodard (1758-1826) comme une marque de satisfaction de l'empereur d'Autriche pour l'envoi de son *Cours de Botanique médicale comparée*, la deuxième à l'ingénieur des ponts et chaussées Pierre-Charles Lesage (1740-1810) pour l'envoi de son ouvrage polytechnique.
51. Comte Michel Regnaud de Saint-Jean d'Angély (1760-1819), ministre d'État, chevalier de l'ordre de l'Aigle d'Or de Wurtemberg.
52. HHStA, Gesandtschaftsarchiv Paris 1, Berichte 1806-1822.

« Je prie Votre Majesté de reconnaître dans cette circonstance une preuve de mon désir de faire quelque chose qui lui soit agréable, et de recevoir les assurances de la considération très distinguée avec laquelle je suis[53]*. »*

Pour faire encore plus assaut de gentillesse et manifester des preuves de rapprochement, l'empereur termine sa lettre avec « *Monsieur mon frère, de Votre Majesté, le bon frère.* »

La réponse ne se fait pas attendre ; le roi Jérôme écrit le 23 mars suivant de Cassel : « *Monsieur mon frère, le baron de Schall m'a remis avec une lettre de Votre Majesté un collier d'ordre qui avait été pris par ses troupes sur un courrier pendant la campagne dernière.*

> *« J'ai été infiniment sensible au soin obligeant que Votre Majesté a bien voulu prendre de me renvoyer ce collier et je la remercie des expressions d'amitié dont Elle accompagne cet envoi.*
> *« Votre Majesté daignera être persuadée du plaisir que j'aimerai à faire à mon tour quelque chose qui pût lui être personnellement agréable et je saisis avec une véritable satisfaction cette occasion particulière pour la prier d'agréer les assurances de la considération très distinguée avec laquelle je suis*[54]*. »*

La naissance et le baptême du Roi de Rome

Si le 26 juillet 1810, Napoléon écrivait encore « *Je ne sais si l'Impératrice vous a fait connaître que l'espérance que nous avions de sa grossesse acquiert tous les jours de nouvelles probabilités,...* », trois mois et demi plus tard, le 14 novembre, Napoléon annonce à son beau-père : « *J'expédie un de mes écuyers pour porter à Votre Majesté Impériale la nouvelle de la grossesse de l'impératrice sa fille : elle est avancée de près de cinq mois*[55]*. »*

Le roi de Rome, l'héritier tant désiré, naît le 20 mars 1811 ; il reçoit immédiatement les grands'croix de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer, plus tard suivies par celle de la Réunion. Cet événement constitue une nouvelle occasion de distribuer des distinctions. Le 28 mars 1811, le comte de Nicolaÿ[56], messager de deux lettres de Napoléon annonçant la naissance de son fils, se présente chez l'empereur d'Autriche. Le 9 avril suivant, ce dernier écrit à son gendre : « *Je ne saurais laisser partir le comte de Nicolaï sans témoigner de nouveau à Sa Majesté Impériale la satisfaction que m'a fait éprouver son envoi.*

> *« Ayant désiré donner une marque de bienveillance particulière au comte Nicolaï, je lui ai destiné la croix de commandeur de mon ordre de Léopold. Je prie Sa Majesté de vouloir bien lui accorder la permission de s'en décorer*[57]*. »*

D'autres profitent également de la bienveillance du fier grand-père. Le 22 mai 1811, Franz I écrit à Napoléon : « *Je désire donner à l'occasion du baptême du Roi de Rome une marque particulière de mon estime à plusieurs personnes de la Cour de Sa Majesté Impériale.*

---

53. HHStA, 8 Frankreich, Hofkorrespondenz 1792-1834 / K. Franz I an Hieronymus Bonaparte Kg v. Westphalen.
54. HHStA, 7 Frankreich, Hofkorrespondenz 1793-1846 / K. Hieronymus Bonaparte an K. Franz I.
55. HHStA, 10 Frankreich, Hofkorrespondenz 1792-1838/Napoleon I an Franz I 1808-1815.
56. Comte Christian de Nicolaÿ (1777-1839), chambellan de Napoléon, ministre plénipotentiaire à Baden, puis à Karlsruhe.
57. HHStA, 8 Frankreich, Hofkorrespondenz 1792-1834/Franz II an Napoleon Bonaparte 1801-1814.

Plaque de manteau de l'ordre de Léopold de Charles-Louis Huguet, marquis de Sémonville (1759-1839), nommé grand'croix pour son rôle dans le mariage de l'empereur avec Marie-Louise d'Autriche en 1810, achat en 2023 (ancienne collection Spada), musée de la Légion d'honneur.

« Je viens en conséquence d'envoyer à mon ambassadeur à Paris trois grands'croix de mon ordre de Léopold. Votre Majesté m'obligera en accordant au comte Regnaud de Saint-Jean d'Angely, son ministre d'État, au comte de Beauharnais, chevalier d'honneur de l'Impératrice, et au sénateur comte Sémonville, la permission d'accepter ces décorations. » Puis, dans une deuxième lettre, envoyée le même jour : « *La fonction de parrain, à juste titre chère à mon cœur, à laquelle Sa Majesté Impériale m'a appelé, m'offre une occasion de lui prouver ma considération particulière. Je charge mon ambassadeur près de Sa Majesté de porter au Roi de Rome la grand'croix de mon ordre de Saint-Étienne. Je désire qu'un jour cette décoration rappelle le nouveau lien qui va s'établir entre lui et son grand-père.* »

Le 9 juin, le baptême est célébré à Notre-Dame à Paris et, le 27, le prince Schwarzenberg apporte à l'enfant la grand'croix de Saint-Étienne de Hongrie de la part de son grand-père[58]. Un document gardé au *Haus-, Hof- und Staatsarchiv* à Vienne nous donne la liste des présents donnés par la cour d'Autriche à cette occasion.

Pour les couches : *« à la gouvernante des Enfants de France, un médaillon à portrait de 12 000 francs ; à Madame de Boubers et de Mesgrigny, sous-gouvernantes, [des] parures de 5 000 francs chacune ; à l'accoucheur Dubois, [une] tabatière à chiffre de 4 800 francs ; au premier médecin Corvisart, idem de 4 800 francs ; au médecin ordinaire de l'Impératrice Bourdier, une bague de 3 000 francs ; au chirurgien des Enfants de France, Autivy, idem de 2 400 francs ; à la nourrice, une parure de 4 000 francs. Au service subalterne, argent comptant, ou petits cadeaux en bijoux au choix de l'ambassadeur. »*

Pour le baptême : « *[une] plaque et croix de Saint-Étienne au roi de Rome de 63 000 francs ; au cardinal Fesch, [une] croix et anneau de 28 000 francs ; a quatre évêques assistants, [des] anneaux à 2 500 francs ; au clergé assistant, argent comptant, environ 12 000 francs et à la valetaille, argent comptant, environ 6 000 francs*[59]*. »*

Il n'y aura plus aucun échange d'ordres par la suite entre les deux empires, car l'Autriche se liera de nouveau aux alliés en 1813, reprenant les armes contre la France. Il faudra attendre la Restauration et plus particulièrement le Sacre de Charles X en 1825 pour renouer avec cette tradition. ■

58. Dès 1810, nous trouvons dans *Namenverzeichnis der Persönlichkeiten, die in den Jahren 1764-1914 mit dem Kön. Ungarischen St. Stephan-Orden ausgezeichnet worden sind* les premières nominations de Français dans l'ordre. Il s'agit des grands'croix pour Napoléon Ier (nº 390), Eugène Napoléon (nº 391), Cambacérès (nº 392), Berthier (nº 393), Masséna – Essling (nº 394), Davout – Eckmühl (nº 395), et Maret – Bassano (nº 396). Alexandre de Laborde est nommé commandeur. En 1811, on y trouve le Roi de Rome (nº 410) comme grand'croix. Pour l'ordre de Saint-Léopold nous trouvons comme grands'croix : Talleyrand, Fouché, les comtes de Montesquiou, Otto, Regnaud, Sémonville et de Beauharnais ; et comme commandeur, le comte de Nicolaÿ.

59. HHStA, Gesandtschaftsarchiv Paris 56, Gesandtschaftsarchiv Paris, Diverses, 1812-1846.

Baptême du roi de Rome à Notre-Dame de Paris, le 10 juin 1810, gravure de Innocent-Louis Goubaud (1780-1847), Versailles, châteaux de Versailles et de Trianon, MV2584 ; INV26785 © Grand Palais RMN (Château de Versailles)/Gérard Blot.

Habit du roi de Rome, avec les rubans de la Légion d'honneur, la Réunion et la Couronne de fer (détail), Château de Fontainebleau, F1987.12 © Grand Palais RMN (Château de Versailles)/Gérard Blot.

Habit du roi de Rome, avec les plaques de la Légion d'honneur et celle de Saint-Étienne de Hongrie, Château de Fontainebleau, N335 © Grand Palais RMN (Château de Versailles)/ Gérard Blot.